

# COUPE DU MONDE 70

## L'INSTANT DU BONHEUR

Avec l'élan des fauves  
et le calcul des fourmis  
la *Seleção* avance  
feinte  
recule  
enveloppe.  
Ça se passe loin et en moi.

Je suis le stade de Jalisco, trituré  
par les crampons, la pelouse endurente  
le ballon tacheté et capricieux.  
Regarder ? Je ne regarde pas. Je joue.

Dans le château de carte des gestes, dans l'enchevêtrement  
dans la contusion à la cuisse  
dans la peine du but raté  
dans la marche du chronomètre et dans la zone d'ombre  
qui grandit et ce but qui ne vient pas  
ou qui vient mais contre nous... et qui recommence  
dans le lent glissement d'un ralenti.  
Je ne méritais pas d'être transpercé  
par ce tir mou sans destin.  
Mes onze athlètes  
sont onze enfants punis  
par un dieu futile qui commande à la chance.  
Il faut lutter contre ce dieu futile,  
recommencer tout : petite fourmi  
taillant son chemin dans l'épaisseur  
d'un mur de ciment.

Alors mes hommes deviennent grands. Chacun est toute lutte, tout sérieux. Et tout art.

Une géométrie astucieuse  
aérienne, musicale, de corps qui savent se comprendre, membres polyphoniques d'un seul corps, beau et transpirant. Je ris je ris de douloureux bonheur, récompensé par Tostão créant et Jair terminant une séquence féconde.

C'est le goooooooooool dans la gorge fleurie  
rauque épuisée, gol dans ma poitrine à vif  
gol dans ma rue sur les terrasses  
dans les bars dans les drapeaux dans les pétards  
gol  
dans la girandolarugie des girandoles gol  
dans la pluie des confetti festoyant  
chacun pour son compte dans l'air : chaque confetti,  
rire de danse distribué  
sur tout le pays en fête à s'embrasser  
et à s'enlacer et à chanter  
c'est gol génial c'est gol natal c'est gol de miel et de soleil.  
Personne ne m'attrape plus, je joue à mille  
je joue sur Pelé le toujours roi républicain  
le peuple fait athlète dans la poésie  
du jeu magique.

Je suis Rivelino, de la lame de son nom  
tirant, finement, le coup franc.

Je suis Clodoaldo rime d'Everaldo.

Je suis Brito et sa tête subite,  
avec Gérson et Piazza me renflouant  
de forces nouvelles. Avec un juste orgueil  
je me fais capitaine Carlos Alberto.

Félix, je défends et j'étreins  
dans mes bras le ballon et sauve le but.

Comment le jeu s'est-il enflammé à ce point ?  
Quelles énergies redoublées ont affleuré  
du banc des réserves intérieures ?  
Est-ce un fleuve qui passe en moi ou suis-je l'océan Atlantique  
traversant le terrain et se répandant  
sur tout mon peuple réuni  
sur un seul écran, infini, dans un être unique ?

Tout à coup le Brésil se retrouva uni  
content d'exister, échangeant la mort  
la haine, la pauvreté, la maladie, le sous-développement triste  
contre un pur moment de grandeur  
et d'affirmation par le sport.  
Vaincre avec honneur et avec grâce  
avec beauté et humilité  
c'est être mûr et mériter la vie,  
acte de création, acte d'amour.  
A Zagalo, sagace berger,  
et à ses hommes du terrain et des vestiaires  
mon peuple redevable demeure  
de cette minute de bonheur.

Carlos Drummond de Andrade (1902 – 1987)  
Traduit du portugais (Brésil) par Didier Lamaison

Versiprose *Versiprosa* © Gallimard 1990  
In *La machine du monde et autres poèmes*  
*Poésie*/Gallimard 2005